

GARNET MONDAIN.

3 Février—Bal de Momus.
4 Février—The Carnival German.
7 Février—Arrivée de Rex.
7 Février—Procession et Bal de Prothée.
8 Février—Procession de Rex et Bal le Soir.
8 Février—Procession et Bal de Comus.

TEMPERATURE.

Du 3 février 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.
Fahrenheit Centgrade
7 h. du matin...66 17
Midi...66 17
P. M...66 17
P. M...54 16

Les Conséquences du protectionnisme.

La commission syndicale du Parti ouvrier belge vient de publier une énergique protestation contre la taxation "exorbitante" dont un projet, déjà voté en France par la Chambre des députés, tend à frapper les ouvriers qui viennent travailler en France. Malgré certaines contradictions contenues dans ce manifeste, et où l'on voit combien les doctrines socialistes s'accroissent mal de la pleine liberté, on ne saurait trop en approuver le principe. C'est, en effet, un projet "digne d'un autre âge" que celui d'élever des barrières douanières pour entraver la libre circulation des travailleurs de tout ordre. Nous croyons trop que la véritable solidarité entre les peuples vient de la solidarité économique, et se développe par une facilité plus grande des échanges internationaux, pour ne pas combattre des mesures aussi injustes que surannées. Voilà où a conduit l'apreté protectionniste. Chacun, en France, veut un privilège; chaque industrie réclame sa part de monopole, exigeant des droits protecteurs contre les produits étrangers. Est-il étonnant que l'on ait été amené, par la force d'une logique étroite et par la suggestion de l'imitation, à frapper aussi les étrangers qui passeront les frontières? Qui dit que, demain, en suivant cette voie rétrograde, on ne se mettra pas à interdire l'entrée, en France, d'inventions nouvelles? Les protectionnistes en arrivent à avoir les conceptions des rois nègres du centre de l'Afrique, disent Les Débats. Ils ont cru un instant qu'ils pourraient aller ainsi sans obstacles, qu'un pays comme la Belgique, qui vend à la France pour 800 millions de produits et en achète pour à peine la moitié, accepterait tranquillement les énormes droits que l'on met sur les marchandises qu'elle importe en France. Elle proteste maintenant avec force et fait mieux que d'élever des plaintes: elle prépare aussi, elle, ses moyens de défense; elle emploie les armes de toute guerre douanière, des droits, chez elle à forme fiscale, contre les produits français. Le mouvement se poursuit aussi à Berlin comme on le disait récemment, et de même en Bavière, en Wurtemberg, en Autriche. Toutes les tentatives manœuvrées

auxquelles a coopéré, avec une sorte d'entraînement qui ne voulait point paraître prémédité, la commission des douanes, dans les récentes discussions de la Chambre, ont abouti à des majorations énormes de tarifs. On voit l'effet produit à l'étranger. En France, les industries, menacées de représailles par la Belgique et l'Allemagne, commencent à comprendre quels dangers peut engendrer l'indifférence. Touchés maintenant dans leurs intérêts, leurs représentants sont pris d'inquiétudes, légitimes d'ailleurs. On est en droit de s'étonner qu'ils n'aient pas songé plus tôt à combattre les protectionnistes étrangers, à suivre avec plus d'attention les mouvements tournants trop adroits qui ont eu lieu lors du dernier débat à la Chambre. La protestation des ouvriers belges et un incident qui lui convient d'ajouter à tous les autres faits déjà signalés. Ce sont là les conséquences de la politique de réaction économique à laquelle la Chambre se laisse aller avec une si belle innocence. Cette politique n'est pas de nature à étendre le prestige d'un pays et son influence dans le monde. Le Sénat le comprendra-t-il?

Inventaire Impérial.

Le hasard m'a mis dernièrement entre les mains une liasse de "vieux papiers"—oh! pas encore très vieux puisqu'ils ne datent que de l'Année terrible—qui, bien qu'ils ne contiennent aucune révélation sensationnelle sur les événements tragiques que vécurent alors la France, me semblaient dignes cependant d'être feuilletés, ne serait-ce que pour le parfum mélancoïlique et si patiemment évoquant qu'ils exhalent. C'est le "Procès verbal de reconnaissance et d'inventaire des objets de tous genres reconnus devoir appartenir au domaine privé de Leurs Majestés Impériales" dressés au Palais des Tuileries, par les délégués de la Commission de liquidation de l'ancienne Liste civile et du Domaine privé, du 3 décembre 1870 au 25 janvier 1871, date où tous ces objets retirés successivement des appartements et du vestiaire de l'empereur, des appartements de l'impératrice, de "son atelier de peinture et pièces à la suite" et des appartements du prince impérial, se trouvèrent transférés et mis sous scellés dans une salle "dite du vermeil et de l'argenterie" au cinquième étage du pavillon de Flore. Dans ce inventaire de quarante-deux pages grand format ne figurent aucune pièce de préséance, aucun "article" de valeur, artistique ou autre, et c'est justement ce qui en fait à mes yeux le charme; car ce n'est pas le décor d'apparat, vu et connu de tous, qui apparaît à la famille impériale, qu'elle nous aide à reconstituer, dont elle nous permet de nous faire une idée, mais le milieu intime, peuplé des mille objets familiers, des mille souvenirs personnels

au milieu desquels les hôtes des Tuileries vivaient leur vie quotidienne. Et cela est parfois un peu plus qu'intéressant ou curieux de manier ces bibelots démodés, cela est parfois tout simplement émouvant, poignant même.

Dans les appartements de l'empereur, par exemple, on trouve: un aigle de drap en bronze doré (embrassé par Napoléon le jour des adieux de Fontainebleau); une main de l'impératrice en marbre blanc; un album de musique (ouverture de la Marche des Empereurs de la tragédie de "Jules César") par Hary de Billow; une pipe en écumé représentant l'empereur et le prince impérial; une fontaine en argent offerte par la reine Pomaré à Napoléon III; une épée poignard à lame damasquinée et à jour, donnée à l'empereur par la comtesse de Montijo; une canne en jonc, béquille en cristal de roche, ornée de pierres fines (présent de l'impératrice Catherine à Frédéric II); une boîte en fer blanc, contenant de l'eau du Jourdain; un plan en relief de Jérusalem; un écrier de la première communion du prince impérial; une caisse en cuir noir contenant le costume de chevalier de la Jarretière; un dessin au crayon noir, tête d'homme, signé: Josephine; un plan en relief du château de Ham; une photographie du prince impérial dans son berceau... et des boîtes et des écrins de médailles, des adresses et des diplômes, des vases et des coupes, des services à thé et à café; mille objets disparates de tous usages, de tous styles, des albums de photographies, de gravures, de plans, des portraits de souverains, des centaines de pressoirs, d'engrains, de cachets... et une collection de médailles militaires françaises et étrangères en plâtre peint, parmi lesquelles deux soldats prussiens, un bavaïrois, deux wurttembergois et un caennais blanc, un marabout russe, une femme russe, cinq soldats et paysans russes, et dans deux boîtes d'acajou et de cuivre jaune recouvertes d'une housse en cuir jaune, les décorations et plaques de l'empereur avec cette mention en face de celles de France: "deux plaques et deux décorations manquant; emportées par l'empereur".

La nomenclature des "Souvenirs intimes de Napoléon Ier et de sa famille" occupe plus de huit pages; on y voit mentionnées: un porcelaine ayant appartenu à Madame mère et une tabatière noire, avec le portrait de Madame mère, renfermant des cheveux de la princesse Pauline; une lorgnette en or, à brisures, ayant appartenu au duc de Reichstadt; un paquet contenant les derniers mouchoirs restés sur le lit de mort de la reine Hortense et un paquet de mouchoirs ayant appartenu à Napoléon Ier; une bague en or avec dent de Michel Montaigne et une carte de visite de von Goethe; la capote grise de Marengo et l'écharpe portée à la bataille des Pyramides; un buvard en marquin orné d'une peinture sous verre représentant un bandit espagnol peint par la reine Hortense; une sabretache de velours bleu, brodée or, provenant du prince Eugène; deux épaulettes en or, la garniture de boutons, grenades et plaques, de la capote grise portée par l'empereur à la bataille de Waterloo; quantité de breloques, de bibelots, de tabatières, d'objets en cheveux, de miniatures, de pièces de porcelaine et de cristal, de bonbonnières, de couteaux de poches, etc., etc.

Chez l'impératrice, les délégués inventorièrent les contes de Perrault, le "Paradis perdu" en espagnol, une "Imitation de "Jésus-Christ", le "Mémorial de Sainte Hélène" et les "Chansons populaires du Piémont", des photographies du shah de Perse, de Mme Carotte, de la princesse de Metternich, des demoiselles d'Albe, de la famille royale d'Espagne, du Sultan, d'Abd-el-Kader, de la princesse Baciocchi; une miniature du prince impérial et de son ange gardien (autre esquisse) dans un cadre de velours; un œuf sur lequel est représenté le combat de Malakoff, deux halères en granit avec poignées en argent, une bombe Orsini saisie le 14 janvier, deux paires de souliers en satin ayant appartenu à la reine Hortense et à l'impératrice Joséphine, un chapeau porté par l'empereur le 14 janvier 1858, c'est-à-dire le soir de l'attentat d'Orsini.

Enfin, dans les appartements du "petit prince", des statuettes de la Sainte-Vierge et de l'Enfant-Jésus, un monument de carton peint représentant le dôme des Invalides, voisinant avec des oiseaux empailés, des jeux de géographie et un bâtiment troïmats dans sa cage de verre, un reliquaire contenant des reliques de Sainte-Eugénie et le brassard de sa première communion avec "un arc en bois des îles", un râtelier et deux binettes en acier à manche d'érable, et trois trols chapeaux d'été en soie blanche et deux chapeaux noirs, une cantate dédiée au prince par Pellegrini et des pieds de daims des chasses de Fontainebleau et de Compiègne et les ordres et décorations du prince.

Les meubles sont peu nombreux, mais leur description est évocatrice! On sent des chaises, des fauteuils, des poufs ronds couverts de tapisserie et de satin rouge avec franges en soie et boules, des étagères en bois noir et bronze aux tablettes d'écaillé et cuivre avec galeries à jour, un guéridon-trépiéd en bambou dont le dessus est fait d'une coupe en porcelaine du Japon; on sent des tabourets en bois noir et or, une chaise priedienne en chêne sculpté couverte de velours bleu, des tables à pieds de bambou couvertes en tapisserie et agrémentées de franges, enfin, un écran en bois doré et sculpté, fronton avec croix de la Légion d'honneur, feuille en tapisserie à la main avec bouquet de roses et sigle brodé en chef.

Sait-elle l'état d'un envoi de caisses de cigares régalia et londonnes, de cigarettes impériales et de boîtes de papier à lettre provenant des Tuileries et adressées les 24 et 29 décembre 1870 et le 12 janvier 1871, par ordre de M. E. Picard, à M. Jules Simon, un ministre de l'Instruction publique, pour être vendues au profit des blessés.

Trante-neuf ans déjà se sont écoulés depuis ces jours de deuil et ce passé pourtant nous paraît si proche qu'on a l'impression, en en remuant les cendres, de les sentir encore toutes tièdes, comme les vivantes; les larmes ni le sang versés sur les souvenirs de tant de désastres ne sont pas encore parvenues à les refroidir. GABRIEL MOUREY.

mêmes, ou plutôt ils en donnent une explication assez vague. C'est, disent-ils, que la race anglosaxonne vient plus facilement au Français que les Français ne vont à elle... Ne serait-ce pas aussi parce que les voisins d'outre-Manche, ayant occupé jadis une partie du sol français, se sont fait un honneur—du moins beaucoup d'entre eux, et des plus distingués—de fleurir leur blason d'une devise française?... Quelques-uns de ces derniers gardent une saveur de vieux français; d'autres ont un délicieux parfum de poésie, celle, par exemple, du duc de Richmond: "En la rose je fleuris"... Il est à remarquer, et personne ne l'ignore, que les souverains anglais ont une double devise française: "Honne soit qui mal y pense" et "Dieu et mon droit".

Voici maintenant les noms des familles de l'aristocratie britannique dont les devises héraldiques sont en français: Duc de Somerset: "Foy pour devoir". Duc de Portland: "Craignez honneur". Duc de Richmond: "En la rose je fleuris". Duc de Rutland: "Pour y parvenir". Duc de Newcastle: "Loyauté n'a honte". Duc de Northumberland: "Espérance en Dieu". Duc de Montrose: "Ne oubliez". Marquis de Bath: "J'ay bonne cause". Marquis de Winchester: "Aimer loyauté". Marquis de Bristol: "Je n'oublierai jamais". Marquis de Northampton: "Je ne cherche que un". Marquis d'Ely: "Prends moi tel que je suis". Marquis de Chomond: "Vigilance de dessus". Marquis de Clanrickarde: "Ung Roy, un ogy, un loy". Marquis de Sugo: "Suyvez raison". Marquis d'Ormond: "Comme je trouve".

Comte Boverley: "Espérance en Dieu". Comte de Shrewsbury: "Prest d'accomplir". Comte de Derby: "Sans changer". Comte de Suffolk: "Nous maintiendrons". Comte de Pembroke: "Ung je servirai". Comte de Lindsey: "Loyauté me oblige". Comte de Stamford: "A ma puissance". Comte de Carnarvon: "En grâce s'effie". Comte de Plymouth: "Je me fie en Dieu". Comte de Oarkeley: "Dieu avec nous". Comte Powlett: "Garde la foy". Comte de Tankerville: "De bon vouloir servir le roi". Comte d'Alburnham: "Le Roi et l'Etat". Comte de Waldegrave: "Passer avant". Comte de Portsmouth: "En suivant la vérité". Comte de Grey: "De bon vouloir servir le Roi". Comte d'Egremont: "Au bon droit". Comte d'Harcourt: "Le bon temps viendra". Comte de la War: "Jour de ma vie". Comte de Ilchester: "Faire sans dire". Comte Guilford: "La vertu est la seule noblesse". Comte Spencer: "Dieu défend le droit". Comte Barthesat: "Tien ta foy". Comte de Mount Edgacombe: "Au plaisir fort de Dieu".

Comte de Falmouth: "Patience passe science". Comte de Stradbroke: "Je vis en espoir". Comte Dudley: "Comme je fus". Comte Eglington: "Garde bien". Comte de Marr: "Je pense plus". Comte Cassils: "Avisé la fin". Comte Wmsyas: "Je pense". Comte Ayrlie: "A fin". Comte Northesk: "Sans tache". Comte Salkirk: "Jamais arrière". Comte Newburg: "Si je puis". Comte Portenore: "A l'Avance". Comte de Carrick: "Soyez ferme". Comte de Lanesborough: "Liberté tout entière". Comte de Howeh: "Qui pense". Comte Clanwilliam: "Toujours prêt". Comte Roden: "Faire mon devoir". Comte Corhampton: "En Dieu est ma fiance". Comte de Kenmare: "Loyal en tout". Comte de Blesinton: "Persévère". Vicomte Syderey: "Droit et avant". Vicomte Gage: "Courage sans peur". Vicomte Powersconit: "Fidélité est de Dieu". Vicomte Mountmorres: "Dieu aide". Vicomte Sonéaille: "Haut et bon".

Lord Clifford: "Le Roi le veut". Lord Audley: "Je le tiens". Lord Clinton: "Tout vient de Dieu". Lord Stourton: "Loyal je seray durant ma vie". Lord Middleton: "Vérité sans peur". Lord Petré: "Sans Dieu rien". Lord Moorsen: "Prest pour mon pa". Lord Dynevor: "Secret et harhi". Lord Carteret: "Loyal devoir". Lord Douglas: "Jamais arrière". Lord Lyttleton: "Ung Dieu et ung Roy". Lord Dundas: "Essayez". Lord Barham: "Tout ou rien". Lord Manners: "Pour y parvenir". Lord Hill: "Avancez". Lord Turnham: "Le jour viendra". Lord Prudhoe: "Espérance en Dieu". Lord Bolton: "Aimer loyauté". Lord Forbes: "Grâce me guide". Lord Colville: "Oublier ne puis". Lord Rollo: "La fortune passe partout". Lord Nairax: "L'espérance me comfort". Lord Fernham: "Je suis prêt". Lord Kensington: "Garde la foy". Lord Kilmaine: "Suyvez raison". Lord Huntingfield: "Droit et loyal". Lord Eremorne: "Toujours propice". Lord de Blaquière: "Tien à la vérité".

Mme de Genlis a dit quelque part: "Je voudrais que l'usage de prendre une devise fût universel... Chaque personne, par sa devise, révèle un petit secret ou prend une sorte d'engagement...". Il semble bien que ce désir soit aujourd'hui réalisé... La devise n'est plus uniquement réservée aujourd'hui aux blasons aristocratiques... Elle est popularisée, et, disons le mot, démocratisée, aussi bien en Angleterre qu'en France et ailleurs....

Comte de Falmouth: "Patience passe science". Comte de Stradbroke: "Je vis en espoir". Comte Dudley: "Comme je fus". Comte Eglington: "Garde bien". Comte de Marr: "Je pense plus". Comte Cassils: "Avisé la fin". Comte Wmsyas: "Je pense". Comte Ayrlie: "A fin". Comte Northesk: "Sans tache". Comte Salkirk: "Jamais arrière". Comte Newburg: "Si je puis". Comte Portenore: "A l'Avance". Comte de Carrick: "Soyez ferme". Comte de Lanesborough: "Liberté tout entière". Comte de Howeh: "Qui pense". Comte Clanwilliam: "Toujours prêt". Comte Roden: "Faire mon devoir". Comte Corhampton: "En Dieu est ma fiance". Comte de Kenmare: "Loyal en tout". Comte de Blesinton: "Persévère". Vicomte Syderey: "Droit et avant". Vicomte Gage: "Courage sans peur". Vicomte Powersconit: "Fidélité est de Dieu". Vicomte Mountmorres: "Dieu aide". Vicomte Sonéaille: "Haut et bon".

Lord Clifford: "Le Roi le veut". Lord Audley: "Je le tiens". Lord Clinton: "Tout vient de Dieu". Lord Stourton: "Loyal je seray durant ma vie". Lord Middleton: "Vérité sans peur". Lord Petré: "Sans Dieu rien". Lord Moorsen: "Prest pour mon pa". Lord Dynevor: "Secret et harhi". Lord Carteret: "Loyal devoir". Lord Douglas: "Jamais arrière". Lord Lyttleton: "Ung Dieu et ung Roy". Lord Dundas: "Essayez". Lord Barham: "Tout ou rien". Lord Manners: "Pour y parvenir". Lord Hill: "Avancez". Lord Turnham: "Le jour viendra". Lord Prudhoe: "Espérance en Dieu". Lord Bolton: "Aimer loyauté". Lord Forbes: "Grâce me guide". Lord Colville: "Oublier ne puis". Lord Rollo: "La fortune passe partout". Lord Nairax: "L'espérance me comfort". Lord Fernham: "Je suis prêt". Lord Kensington: "Garde la foy". Lord Kilmaine: "Suyvez raison". Lord Huntingfield: "Droit et loyal". Lord Eremorne: "Toujours propice". Lord de Blaquière: "Tien à la vérité".

Mme de Genlis a dit quelque part: "Je voudrais que l'usage de prendre une devise fût universel... Chaque personne, par sa devise, révèle un petit secret ou prend une sorte d'engagement...". Il semble bien que ce désir soit aujourd'hui réalisé... La devise n'est plus uniquement réservée aujourd'hui aux blasons aristocratiques... Elle est popularisée, et, disons le mot, démocratisée, aussi bien en Angleterre qu'en France et ailleurs....

Mme de Genlis a dit quelque part: "Je voudrais que l'usage de prendre une devise fût universel... Chaque personne, par sa devise, révèle un petit secret ou prend une sorte d'engagement...". Il semble bien que ce désir soit aujourd'hui réalisé... La devise n'est plus uniquement réservée aujourd'hui aux blasons aristocratiques... Elle est popularisée, et, disons le mot, démocratisée, aussi bien en Angleterre qu'en France et ailleurs....

Mme de Genlis a dit quelque part: "Je voudrais que l'usage de prendre une devise fût universel... Chaque personne, par sa devise, révèle un petit secret ou prend une sorte d'engagement...". Il semble bien que ce désir soit aujourd'hui réalisé... La devise n'est plus uniquement réservée aujourd'hui aux blasons aristocratiques... Elle est popularisée, et, disons le mot, démocratisée, aussi bien en Angleterre qu'en France et ailleurs....

Mme de Genlis a dit quelque part: "Je voudrais que l'usage de prendre une devise fût universel... Chaque personne, par sa devise, révèle un petit secret ou prend une sorte d'engagement...". Il semble bien que ce désir soit aujourd'hui réalisé... La devise n'est plus uniquement réservée aujourd'hui aux blasons aristocratiques... Elle est popularisée, et, disons le mot, démocratisée, aussi bien en Angleterre qu'en France et ailleurs....

Théâtre de l'Opéra.

L'opéra de Gaillard, La Vivandière, sera donné ce soir à l'Opéra pour la première fois depuis bien des années; les rôles en seront confiés à MM. Delaxe, Chardal, Cargue, Geoffray, Lacombe, Coulon, Campagne et Mmes Fiérens et Rolland. Samedi, pour le bénéfice de la Direction, spectacle varié et intéressant. Dimanche en matinée, Aida; le soir, La Fille du Régiment, Le Maître de Chapelle, et un grand Ballet. Il est dit que M. Layolle renonce à l'exploitation du théâtre l'an prochain. Nous n'ajouterons pas foi à cette nouvelle tant qu'elle ne nous sera pas confirmée par le Directeur lui-même. Le public regretterait qu'il en fût ainsi. Nous préférons croire que l'Association du théâtre a trop à cœur les intérêts de la ville pour ne pas encourager l'impresario qui a relevé notre scène lyrique à continuer son œuvre. La fermeture du théâtre de la rue Bourbon l'année prochaine serait déplorable et pourrait bien être définitive. Tant pis!

TULANE.

La représentation de "Little Nemo" hier soir au Tulane n'a commencé qu'après le passage de la procession de Momus à l'intersection des rues Baronne et Canal. La salle était bondée et les artistes qui interprètent cette charmante féerie ont remporté un nouveau et légitime succès. "Little Nemo" tiendra l'affiche au Tulane pendant toute la semaine du Mardi Gras.

CRESCENT.

Le succès de "Buster Brown" au Crescent s'accroît à chaque représentation et les excellents artistes qui interprètent cette joyeuse comédie musicale sont fréquemment rappelés en scène. Matinée samedi. Le semaine prochaine "Girl of the Golden West".

ORPHEUM.

Le programme de vaudeville de l'Orpheum est aussi bien exécuté que bien composé et chaque représentation se donne devant une salle archi-comble. Lundi soir est inauguré un nouveau programme qui comprend d'intéressants numéros.

Le meeting d'aviation.

Le meeting d'aviation qui sera tenu au City Park du 6 au 10 février sous les auspices de l'Union Progressiste promet d'être des plus intéressants et semble devoir être couronné de succès. Plusieurs officiers de l'armée américaine en garnison aux casernes Jackson ont été invités à faire une envolée avec l'aviateur Paulhan, et ont accepté avec empressement cette invitation. Pendant la durée du meeting la New Orleans Railways Company organisera de nombreux services supplémentaires afin d'assurer un transport rapide du public au champ de courses du City Park et éviter autant que possible l'encombrement de la foule. Les cars partiront de la rue du Canal et se rendront directement sur l'aérodrome. Paulhan est parti hier de Denver où il a fait avec succès plusieurs envolées. Il arrivera probablement ce soir à la Nouvelle-Orléans, ou samedi matin au plus tard par voie du Southern Pacific.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL TROISIEME PARTIE Un drame du mariage XIII LE PARAVENT (Suite.)

Vous n'imaginez pas quel supplice c'est pour moi de me rappeler cette terrible journée... Je ne l'oublierai jamais... C'était pendant une grande chasse... Une chasse à courre, une chasse au cerf. Des bords de la Seine, c'est un spectacle des plus intéressants. La fête a commencé dans la joie, elle a fini dans le deuil... A quoi bon insister? Gabrielle demanda: —Madame Dufresne y était donc allée avec vous?... —Oui. —Je vous croyais cependant profondément divisés. —Nous savions les apparences jusqu'au jour de la rupture qui ne pouvait tarder. Georges Dufresne s'impatientait de ces questions qui menaçaient un soupçon latent que Gabrielle n'osait expliquer nettement. Mais il le devinait aussi aisément que si elle se fût exprimée avec une entière franchise. Et en présence de ce juge d'Instruction en Japon, il se sentait sans force, sans réplique, prêt à se trahir. Que serait ce donc s'il se trouvait entre les mains d'un véritable magistrat prêt à le retourner en tous sens pour lui arracher la vérité? Un frisson lui courut dans les veines à la pensée de ce Luzzaro Crépinet qui pouvait le trahir. Douze mille francs! Il les lui

avait promis! Il aurait pu exiger le double! Le bossu les eût obtenus sans discussion. S'il parlait! Il se leva, ces craintes tandis que Gabrielle le regardait d'un œil qui essayait de pénétrer jusqu'au fond de sa conscience. Et très doucement il demanda: —Je n'ai pas aperçu Valentine. Où est-elle? —Sortie. —Elle va rentrer? —Peut-être l'est-elle déjà. Elle appuya sur un timbre. Une employée se présenta aussitôt. —Est-ce que mademoiselle Rabel est rentrée? —Je ne l'ai pas vue... —Dés qu'elle sera de retour, priez-la de venir. —Bien, madame. Seules face de Gabrielle, Dufresne reprit: —Pourriez-vous me dire le nom d'un vieux monsieur que j'ai failli rencontrer, par mégarde, en entrant ici? —Grand? —Oui, avec des moustaches pointues comme des aiguilles. —Ah! bon. C'est un personnage... —Riche? —Immensément. —Un rasta? —Tout ce qu'il y a de plus Français et de plus Parisien, au contraire.

—Que venait-il faire ici? —Vous êtes bien curieux mais je ne pas vous contrarier... Il venait payer des factures? —C'est un client? —Il est du moins le protecteur de quelques-unes de nos nôtres. —Et alors il finance?... —Dans les grands prix. Il est extrêmement généreux et grand seigneur, de toutes façons. —Et aussi très amateur du beau sexe, à ce qu'il me semble. —Heureusement, fit Gabrielle. —Vous m'affirmez qu'il ne venait ici que pour payer des notes. Elle sourit. —Je ne vous affirme rien, dit-elle. Je vous dis ce qui est, par un sentiment de complaisance que vous ne me paraissiez pas apprécier à sa valeur. —C'est que?... Il hésita. —Quoi? demanda la coiffeuse. —Je l'ai déjà rencontré. —Vous! —Un soir que j'avais le plaisir de dîner en compagnie de Valentine... —Où ça? —Aux Ambassadeurs. —Et alors?... —Il s'y trouvait aussi, tout près de nous et je ne vous cache rien pas qu'il avait une attitude... —...qui vous déplaissait?... —Beaucoup. —Que faisait-il? Il regardait

avidement votre camarade?... —C'est-à-dire qu'il la dévorait positivement des yeux... —Hommage rendu à sa beauté et qui aurait dû vous flatter... —Vous trouvez? —Sans doute... —Nous n'avons pas les mêmes idées là-dessus. —Ne serait-ce pas parce que vous avez celles d'un jaloux? —Connaissez-vous un amoureux qui ne le soit pas? —Prenez garde, c'est vous qui parlez, à vous et à d'autres, un déplorable avenir... Et donc? c'est laid, la jalousie! Jamais je n'aurais voulu d'un ami qui aurait ce vice! —Vous ne m'avez toujours pas dit le nom de ce généreux protecteur des demoiselles dans l'embarras. —Que vous importe qu'il s'appelle M. de Villefort, de Villabelle ou de Villabonne! Faites comme le maître d'hôtel des Ambassadeurs. Dites monsieur le duc!... —Il l'est? —Je vous crois, et il porte un des beaux noms de faubourg Saint Honoré... Cherchez! Pour moi, je ne trahis jamais les bienfaiteurs de mes belles clientes, et celui-là tient à l'innocence... jusqu'à un certain point. L'employée qui s'était déjà présentée entra de nouveau et dit: —Labronne de la Tillaye désire voir madame.

—Une minute et je suis à elle. Dites moi... Valentine n'est pas rentrée? —Pas encore, madame. Dufresne se leva. Gabrielle lui demanda avec assez de complaisance: —Qu'avez-vous à lui dire?... Je peux lui faire votre commission?... —Que je voudrais la voir, lui parler... et enfin dîner avec elle... —C'est bien. —Elle viendra? —Peut-être, mais dans tous les cas elle ne restera qu'un instant... J'ai besoin d'elle à dix heures... —Soit. —Oh voulez-vous qu'elle vous prenne? —Je l'attendrai au café de la Paix... —D'hors? —Oui, à la terrasse. —L'heure? —Sept heures et demie. —Disons sept heures trois quarts... —Si vous voulez... Mais vous croyez qu'elle viendra? —Je ne pense pas qu'elle ait d'empêchement. —Merci. La patronne ouvrit la porte du petit escalier devant son visiteur et ne lui donna pas la main, comme elle le faisait d'ordinaire, sans doute parce qu'elle était trop pressée. Le front de Dufresne se rem-

brunt. Devrait-il donc supposer que tous ceux qui le connaissent le prendraient pour un coupable? Effet de son imagination frappée! Il essaya de se le persuader et arriva dans la rue, il chassa ces idées. Il allait revoir Valentine, dîner avec elle, détruire les soupçons qu'elle avait pu concevoir, elle aussi. C'en était assez pour le distraire de ses tristes rêveries dans lesquelles des idées de mort, de soupçons, de pourpentes et d'amour s'entre-mêlaient confusément. Il prit une voiture de maître qui maraudait sous la direction d'un cocher infidèle et se fit conduire au Bois pour essayer de se distraire et de tuer l'heure qu'il ne savait comment dépenser. Et, en revenant par les Champs-Élysées, il se trouva arrêté dans un embarras de voitures près d'une victoria superbe, terrochable, attelée d'une paire de chevaux allemands qui faisaient l'admiration des passants. Deux domestiques dans une livrée sobre et très aristocratique, se tenaient sur le siège. Le monsieur aux moustaches "godronnées", comme on disait au temps de Brantôme et des Valois, était étendu sur les coussins, à la fois grave et souriant aux jolies femmes qui passaient